

**Zeitschrift:** Gazette musicale de la Suisse romande  
**Herausgeber:** Adolphe Henn  
**Band:** 3 (1896)  
**Heft:** 19

**Rubrik:** Un peu de cravache!

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 21.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# GAZETTE MUSICALE

DE LA SUISSE ROMANDE

III<sup>e</sup> ANNÉE

3 Décembre 1896.



## UN PEU DE CRAVACHE!



UE voulez-vous que je vous dise? L'on se ronge les freins, l'on piétine sur place, l'on subit sans se plaindre les coups de fouet d'un public qui ne demande qu'à marcher, qu'à courir à cet idéal auquel tout le monde aspire... et puis vlan! ce sont les coursiers eux-mêmes qui, au lieu de nous entraîner, nous retiennent prisonniers en l'espace, se jettent en nos jambes, perdent leur temps à se mordre, à se cogner traitreusement, à s'entraver mutuellement, au lieu d'ouvrir leurs naseaux au vent et de s'élaner fiévreusement d'un galop commun au but communément poursuivi. Ah! soyez donc artistes, soyez donc honnêtes, soyez donc sincères!

Artiste, ah certes, voilà un beau titre! Vouer sa vie à faire triompher le beau dans toutes ses manifestations, à réaliser sous une forme nouvelle les progrès qui de jour en jour lentement s'accomplissent, faire connaître ce qui s'impose à l'admiration, déraciner ce qui s'est à tort imposé, respecter le passé, juger le présent, deviner l'avenir, dire ce que l'on pense, penser à ce que l'on va dire, vivre par l'art et cet art le faire vivre... être artiste, ah certes, voilà un beau titre! — Mais voilà : ce sont certains artistes eux-mêmes qui le vilipendent, qui le traînent dans la poussière, le foulent aux pieds, le salissent, le compromettent par leur incapacité de le porter noblement, de le faire respecter et de l'imposer à ceux qui ne se rendent pas compte de sa valeur. — Être artiste, c'est faire partie d'une communauté où l'on s'occupe exclusivement d'art, n'est-ce pas? d'une communauté dont on devrait porter fièrement l'étendard, haut, bien haut au-dessus de la foule, le préservant des contacts vulgaires et des grossiers attouchements? Eh bien non!... cet étendard, on le prostitue aux mesquineries mercantiles, on

l'incline lâchement devant les acclamations des ignares, on l'arbore impudemment dans de mauvais lieux où il ne devrait pénétrer que crêpé de deuil, sans penser que petit à petit les éclaboussures l'envahissent, que son éclat se ternit — ô notre noble, ô notre pauvre drapeau! — et qu'il arrivera un temps où personne, plus personne ne le saluera, contaminé comme il le sera fatalement, par l'incurie et l'incapacité artistique de ceux qui trop souvent, hélas, le portent.

Artistes musiciens, mes frères, — que ne nous dévouons-nous à la même tâche, que ne sommes-nous pénétrés des mêmes pensées, que ne palpitions-nous des mêmes espoirs, que ne vibrons-nous des mêmes enthousiasmes?

Or voici, c'est l'égoïsme et la jalousie qui nous conduisent. Faire triompher l'art, à quoi bon? C'est nous-mêmes qui devons réussir avant tout, et si tel autre que nous ne connaissons pas, poursuit le même but auquel nous voulons atteindre, gare à lui! La course à l'art, c'est un steeple-chase; arrivons les premiers, que diable! Il s'agit de notre réputation et de notre fortune; quand au progrès, il peut attendre!

Et cependant nous progressons. Nous marchons insensiblement à une renaissance musicale que rien ne pouvait faire prévoir il y a une trentaine d'années. Le public, de plus en plus, se laisse séduire par la bonne, la vraie musique; les faux chefs-d'œuvre le laissent froid, les tentatives nouvelles l'intéressent. Au théâtre, le vieux répertoire ne bat que d'une aile, les œuvres récentes ne réussissent mal que parce qu'elles ne sont pas complètes, parce que la pensée n'y a pas trouvé sa forme définitive, et l'on attend la pièce rêvée satisfaisant à toutes les exigences du temps présent. En attendant, Wagner triomphe. Que l'enthousiasme pour son œuvre ne soit pas spontané et qu'il dépende pour une bonne part d'un caprice de la mode, nous n'avons pas à l'examiner ici; en attendant, Wagner triomphe! Les plus conservateurs n'essaient plus de nier le génie du maître; converti ou non, le public va écouter ses œuvres et, ce qui mieux est, il y retourne. — Au concert, l'éducation musicale se complète, et si le soliste exerce encore une attraction indiscuta-

ble sur la foule ignorante, tout au moins grossit d'année en année le flot des admirateurs de musique pure, que ne contrecarrent plus dans leur vague admiration les profanes, amateurs par snobisme, fréquenteurs par mode des mondaines solennités musicales. L'on fut longtemps sans avoir d'opinion, aujourd'hui l'on essaie de s'en former une. On l'énonce timidement, l'on se trompe souvent, mais l'individualité s'accuse; l'on n'accepte plus comme paroles d'Évangile les appréciations de quelques érudits, consacrés conducteurs spirituels des moutons mélomanes, l'on compare et l'on raisonne, l'on s'interroge, — et l'instinct artistique vaguement s'éveille. De là des discussions vagues encore et bien confuses, mais d'où jaillira un jour la lumière. — Au foyer, l'on s'aborde et au lieu de discuter uniquement sur les cheveux du pianiste ou les diamants de la cantatrice, l'on hasarde des appréciations sur la symphonie nouvelle. « Cela est wagnérien ou cela ne l'est pas; cela est bien orchestré ou cela sonne mal, — un peu touffu le quatuor!; — cela sent le Franck, cela ne sent rien du tout.... » L'on divague, mais l'on discute, mais l'on sent que *cela* vaut la peine d'être discuté et c'est déjà quelque chose.

Et puis tout le monde se met à la musique et l'on n'ose plus en faire de très mauvaise. Que les arrangements d'opéra plaisent ou non aux élèves, les élèves sentent que ce sont là des choses qu'il ne faut pas montrer; le Renaud de Vilbac s'empoussière dans les magasins de musique, c'est Grieg qui l'a remplacé. Fauré timidement s'introduit aux devantures, la *Campanella* de Liszt est détronée par *l'Incantation du Feu*, arrangement Brassin.... Hypocrisie, me direz-vous: que non pas! le goût se forme. Il y a lutte encore, sans doute; les instincts premiers se révoltent, mais l'on sent qu'il faut lutter et la bataille est bien près d'être gagnée. — Et voici encore que l'instruction musicale se complète, que les études d'harmonie gagnent du terrain, que la philosophie n'est plus dédaignée et que l'on suit les conférences historiques avec intérêt. N'est-ce pas du progrès tout cela? Mais si, mais si; l'on marche, l'on s'instruit, l'on progresse, ou tout au moins on ne demanderait qu'à marcher, qu'à progresser, qu'à s'instruire. Seulement voilà! des obstacles se dressent à chaque pas et ce qu'il y a de terrible à dire — mais ce qu'il faut dire, — c'est que ces obstacles sont élevés par quelques-uns de ceux dont la mission est de les écarter vigoureusement de la route publique.... ces obstacles sont élevés *par les artistes eux-mêmes*.

Certains professeurs d'abord qui, avides avant

tout de conquérir une situation financière brillante, spéculent sur le goût du public pour les résultats rapides, ne cherchent pas à faire mûrir lentement et sûrement les talents de leurs élèves, mais les soumettent à des températures de serre chaude, dressent des sujets de concours, les préparent uniquement pour l'audition publique annuelle, négligent les études techniques sérieuses et approfondies, passent les vernis sur les plâtres avant que ceux-ci soient séchés, cultivent l'enfance prodige, sautent les échelons quatre à quatre, encouragent les rivalités, prodiguent les flatteries, imposent les œuvres à effet, incitent à la réclame, en profitent, en arrivent à la faire eux-mêmes, engendrent enfin chez leurs apprentis le mépris pour les professeurs concurrents, si bien qu'il se forme en ville autant de clans qu'il y a de professeurs et que ces clans se dénigrent sottement, sans se connaître, sans chercher à se comprendre et à profiter les uns des autres.

Car, abordez un de ces certains professeurs et parlez-lui en particulier de son enseignement et de sa situation et vous vous rendrez compte qu'il a la prétention de détenir le monopole de l'enseignement; que lui seul a l'autorité et l'érudition nécessaires pour mener à bien de sérieuses études classiques, et que quiconque a l'audace d'enseigner la même matière que lui doit devenir fatalement son ennemi intime. Un *nouveau* professeur s'installe dans la même ville que Z: croyez-vous que Z se dise? « Voilà un confrère qui cherche à se faire une position ici, comme je me suis moi-même fait ici la mienne. C'est désagréable pour moi d'avoir un rival, mais en somme il faut bien que chacun vive. Je n'aiderai pas mon rival à trouver des leçons, mais tout au moins ne lui mettrai-je pas de bâtons dans les roues; je sais par expérience ce qu'une position est difficile à conquérir.... » — Non, non, Z s'exclame: « C'est dégoûtant! Voilà un homme qui vient s'implanter en *ma* ville uniquement pour me causer du tort; il veut ma mort, il me déclare la guerre; traitons cet homme en ennemi intime! » — Et Z refuse la main à ce *nouveau* qui ne pense évidemment qu'à le détrôner; il répète avec force partout où on veut bien l'écouter: « Ah, je n'ai pas peur du *nouveau*, je n'ai pas peur, je suis solide! » tout en lui allongeant sournoisement des crocs en jambe; il le ridiculise, il discute ses antécédents, et s'il apprend un jour que le malheureux *nouveau* a fait de la musique avec un confrère installé depuis longtemps dans la place, voici Z qui tonne encore: « Comment, tel de mes collègues que je croyais de mes amis a reçu le *nouveau*? C'est un traître; il fait partie d'une coalition pour

compromettre ma position... traitons cet homme en ennemi intime! »

Et voici qu'à cause d'un artiste qui ne sait pas ce que signifient les mots *art* et *amitié*, le nombre des *ennemis intimes* grossit de jour en jour. Et l'on se boude, et l'on médite les uns des autres, et l'on cherche des défenseurs, et l'on altère la vérité pour se rendre sympathique, et l'on ne vit plus pour l'art, l'on vit pour se garer de l'ennemi intime! — Au lieu de se liguer entre eux pour l'accomplissement d'une collective mission d'art, les artistes en arrivent à se créer chacun sa mission particulière, — la seule bonne, la seule vraie! — considèrent avec dédain la mission des autres et l'entravent dans la mesure de leurs moyens. O misérable jardin commun des maisons à plusieurs appartements, où chaque locataire obtient du propriétaire son petit coin de terre qu'il ensemence à sa guise, lorgnant avec envie le coin de l'autre! Ineptes amalgames de fleurs, de légumes et de fruits, salade russe, habit d'arlequin! Sous une direction intelligente et de par les efforts réunis, le jardin s'épanouirait en un parterre fleuri aux couleurs homogènes, verdirait en reposante pelouse ou fructifierait en nourricières plantations. Mais non : « Ce coin est à moi, j'ai le droit d'en disposer à ma guise. Le coin d'à côté me gêne, vidons-y nos balayures; Madame, ne regardez pas ces fleurs, ce n'est pas moi qui les ai plantées! »

De même, voyez! Différents artistes forment chacun de leur côté une société de musique de chambre. Bon! Le public va avoir pendant la saison plusieurs concerts de quatuors, avec des programmes divers et attrayants qui se complètent l'un l'autre; le public se frotte les mains. Il va entendre beaucoup de musique, il va pouvoir comparer, juger les œuvres et les exécutants, se former le goût et l'oreille; cette création de quatuors concurrents est une bonne aubaine! — Ah ouiche! le bon public s'est trop réjoui à l'avance, le bon public va être forcé de se couper en quatre comme les artistes, le bon public va se parquer en clans qui chacun aura son unique quatuor et son unique programme, le seul bon, le seul vrai! — Pourquoi? Parce que chaque quatuor a des amis attitrés et que ces amis devront choisir entre leur goût pour la musique en général et leur amitié pour tel artiste en particulier. « Vous êtes de nos amis, vous — leur dira-t-on, — j'espère bien que vous n'allez pas vous abonner aux quatuors des autres. S'extasier aux productions artistiques concurrentes, c'est mépriser les nôtres; nous voulons des admirations exclusives ou n'en voulons pas; notre quatuor est plus vieux de deux ans que le nouveau qui s'installe et chacun sait

que les quatuors s'améliorent en vieillissant. N'appuyez pas ces gens qui nous veulent démolir ou nous vous classons parmi nos ennemis intimes!» — Et les clans s'organisent, les musiques se parquent, l'art se dissémine, le progrès hésite, et certains artistes, — étrangers aux clans, — souffrent de cet émiettement de l'art et de l'amitié.

Puis c'est la critique enfin, la critique qui, revendiquant le titre de *vox populi*, ne tient même pas compte des besoins et des aspirations de ce public dont elle a la prétention de se faire le porte-voix, et qui se doute bien moins encore que son vrai nom devrait être *dux populi*. Le public en est arrivé à une période difficile où il hésite entre ce qui l'a longtemps charmé et ce qu'il sent confusément pouvoir le charmer un jour. Ce serait le cas de l'influencer, de peser sur lui de toute l'autorité dont dispose la critique imprimée noir sur blanc, de le pousser vers cet art nouveau qui lui fait peur et qui cependant l'attire, et dans la voie duquel il hésite à s'aventurer. Et le seul moyen pour le déterminer serait de lui faire sentir les faiblesses des productions artistiques autrefois à la mode et de lui expliquer les beautés des récents essais qui l'intéressent déjà sans le conquérir absolument encore. Ce rôle de révélation, d'initiation intelligente, la critique ne peut pas se décider à le remplir et les rares intrépides qui s'essaient ne sont pas encouragés par le gros tas des confrères.

Ce n'est pourtant pas bien difficile, semble-t-il, de dire ce que l'on pense; de rendre un compte exact des sensations suscitées par telle ou telle audition, de s'écrier: « Telle œuvre, — à moi qui ai étudié intelligemment les règles de l'art, qui ai lu, qui ai écouté, — telle œuvre me paraît belle ou vilaine; tel orchestre me semble intelligent ou malhabile, et voici pourquoi! » Evidemment non, ce n'est pas difficile, mais la peur est là qui nous guette; la peur idiote de *faire de la peine* en les critiquant, à ceux dont le talent ne nous plaît pas, et que nous sommes appelés à rencontrer dans les salons où l'on musique, la peur de blesser certains en disant du bien de leurs concurrents, de mécontenter le public qui a paru prendre goût à ce qui ne nous satisfaisait point. *Nous avons peur*, et le public s'en aperçoit; il nous lit, mais il n'a plus confiance en nous. Et ce peu de confiance en la critique artistique amoindrit en lui l'amour inné de l'art qu'affaiblit déjà la fréquentation des mauvais serviteurs artistiques. Il a bien senti, — lui public, — que telle œuvre n'était pas bonne, que tel virtuose était inexpérimenté; il a applaudi quand même évidemment, parcequ'il a payé cher sa place, parcequ'il a fait

de la toilette, parcequ'il était *public* enfin, parceque la foule aime le bruit et que le sifflet n'est plus à la mode. Avez-vous remarqué que dans les villes de province *tous les virtuoses* sont bissés? — et cependant à la sortie, le public déclare souvent ne pas avoir goûté le jeu de tel d'entre eux. C'est dans ce cas que ce public se précipite le lendemain sur le journal; il y voudrait retrouver l'écho de ses sentiments intimes, il a confusément honte d'avoir applaudi sans avoir eu du plaisir, il va voir s'il s'est trompé ou non en applaudissant. Et voici que le journal qui devrait être sincère, puisqu'il est payé pour cela, cache lui aussi ses impressions vraies, encense le médiocre, passe sous silence l'essai original et intéressant dont l'apparente obscurité, impression de première audition, céderait bien vite à la lumineuse explication, élève aux nues par écrit le virtuose qu'hier on l'a entendu blâmer dans les couloirs! Alors, le public se dérouté, il se défie de lui-même, il se défie des autres: « Les autres n'en savent donc pas plus que moi » se dit-il, et il s'abandonne. Le troupeau de moutons sans berger se disperse; chacun va de son côté, bêlant dans la nuit sans étoiles... Attention, malheureux, voici le loup qui te guette!

O mes chers artistes, ô mes bons confrères, que ne nous rassemblons-nous, que ne nous aimons-nous davantage, que ne nous appliquons-nous à tuer cette jalousie qui nous aigrit, ce fol orgueil qui nous ronge? Au lieu de creuser péniblement dans la terre le petit sentier où seuls nous passerons, que ne nous associons-nous pour construire de nos bras réunis la voie large où roulera magnifiquement le char de l'Art triomphant, portant nos communes espérances?

Et vous, critiques que nous respectons, que ne nous dites-vous plus cruellement la vérité à tous tant que nous sommes? Peu nous importe la caresse de la main trop amicale qui ne sait jamais fustiger! Ils sont de peu de prix les éloges clichés qui furent servis à tant d'autres sans discernement! L'œuvre *réunissant toutes les qualités de la facture moderne*, l'exécutant au *mécanisme impeccable*, l'exécution orchestrale *si intelligemment et profondément fouillée*, le chanteur résumant en son interprétation *toutes les traditions du « bel canto »* ... nous savons ce que cela veut dire sous votre plume; nous nous doutons que vous ne savez plus ce que cela veut dire. Ah! dites-nous donc enfin ce qu'il y a dans nos œuvres et quelles sont les qualités de notre *facture moderne*, et analysez donc notre *impeccable mécanisme*, et discutez nos mouvements et notre style, et mesurez la profondeur de nos *intelligentes fouil-*

*les* et résumez-nous une bonne fois les traditions du « bel canto »! Et si nous sommes vraiment artistes, soyez bien sûrs que, sachant mieux que personne où le bât nous blesse, nous courberons la tête si vous frappez juste; cognez ferme, aïe donc! que nous désarçonnions notre fol amour-propre et remettons solidement en selle le cavalier Conscience qui s'endort béatement au soleil de votre exquise indulgence.

Le cheval de course ne s'excite pas uniquement en entendant crier sur son passage: « Oh, la belle bête! » Il frémit sous la cravache, il bondit sous l'éperon...

Un peu de cravache, de grâce!...

E. JAKES-DALCROZE.



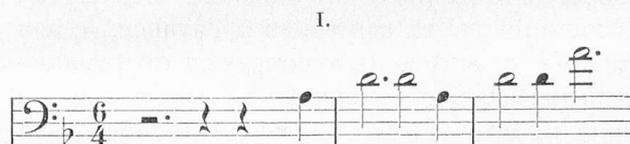
## LE VAISSEAU FANTOME

ÉTUDE ANALYTIQUE ET THÉMATIQUE

(Suite)

L'ouverture du *Vaisseau Fantôme* est la première<sup>1</sup> de ces admirables préfaces symphoniques placées par Wagner en tête de ses chefs-d'œuvre. Comme plan général elle découle des ouvertures de Weber, mais par ses procédés d'orchestration, par sa fougue endiablée, par son coloris pittoresque, elle porte bien la marque du génie de Wagner.

La tempête gronde, le vent siffle. Au milieu du déchainement des bois et du quatuor, les cors et les bassons font entendre, p. 1, m. 2, 3, 4, ce motif



d'une contexture extrêmement simple (dominante inférieure, tonique, dominante supérieure) mais néanmoins terriblement caractéristique. Ces notes qui ont quelque chose de fatal et qui sonnent d'une façon fantastique à travers le *ff.* des instruments, symbolisent la *Malédiction* qui pèse sur le capitaine Hollandais. Un nouveau thème apparaît au quatuor, p. 2, m. 10, 11, 12.

<sup>1</sup> Il est bien entendu que je laisse de côté la lourde et bruyante ouverture de *Rienzi*.